

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

VIII-ème
année

3-4

Mars-avril
1921

Publication
mensuelle •

dirigée par

N. IORGA
G. MURGOCI
V. PÂRVAN

□□ S'adresser pour la rédaction à □□ Dépôt à la Librairie PAVEL
N. IORGA, Bucarest (Roumanie). SURU, Bucarest (Roumanie).

SOMMAIRE : ARTICLES: *N. Iorga*: L'épître de Philippe de Mézières à son neveu. Deux cloches serbes en Roumanie.— **COMPTES-RENDUS:** *Netta*: Commerce de Leipzig.— *Réau*: Art russe.— *Millet*: Art serbe, École grecque.— *Rosetti*: Noël.— *Bogrea*: Toponymie de la Dobrogea.— *Murnu*: Roumains d'Épire.— *R. L.*: Jean de Tagliacozzo.— *Filow*: Art bulgare.

Imprimerie „Cultura Neamului Românesc”

1921

Prix : 4 francs

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

L'épître de Philippe de Mézières à son neveu

Un hasard heureux vient de faire réapparaître l'Épître adressée par le grand facteur de croisades au XIV^e siècle, Philippe de Mézières, chancelier de Chypre et conseiller secret de Charles V, roi de France, à son neveu, Jean, chanoine de Noyon. Depuis bien deux siècles on la croyait perdue : nous l'avons considérée comme telle dans notre «Philippe de Mézières et la croisade au XIV^e siècle»¹, et voilà que par la bienveillance, dont nous ne pouvons pas être assez reconnaissants, du Ministère de l'Instruction Publique de France, nous pouvons consulter à Bucarest le précieux manuscrit sur parchemin, écrit — si nous nous rappelons bien le caractère du manuscrit de la Bibliothèque de l' Arsenal qui contient ses lettres — de la propre main du «vieil pèlerin».

M. G. Gazier en a donné déjà une brève analyse, avec la reproduction des rubriques, dans la «Bibliothèque de l'École des chartes», année 1919. Nous essaierons d'y ajouter tout ce qu'une étude attentive peut révéler sur les circonstances de la vie de l'auteur et sur les événements historiques dont il a été le témoin ému. Une édition des passages intéressants finira cette notice.

Dans cette «Epistola Philippi (*sic*) de Maseriis, cancellarii regni Cipri, ad nepotem suum, ortatoria et perutilis omni sacerdoti», Philippe poursuit un double but. Il veut «exhorter» un neveu élevé par lui-même — car Jean était le fils d'une famille nombreuse et pauvre — et destiné à la carrière ecclésiastique, aussi pour remplacer son oncle que les agitations, qu'il juge vaines et plutôt pernicieuses, du monde, avaient ravi à sa vocation naturelle. Ce chanoine, fixé d'abord à Amiens, près de l'église de la Vierge, vers laquelle se dirige toujours la dévotion du chancelier de Chypre, avait à Noyon, dans une autre église,

¹ No. 101 de la „Bibliothèque de l'École des Hautes Études“, Paris 1896.

au même patron, tout ce qu'il lui fallait pour penser au salut de son âme et pour prier en faveur de ses parents et des donateurs du sanctuaire qu'il devait desservir. Or il fréquentait la société, passant par les rues où l'attendait la séduction fatale des femmes, il prenait part à des repas profanes, malgré la qualité ecclésiastique des commensaux, il négligeait le devoir de la communion fréquente.

En le ramenant — ce neveu «très chéri», mais parfois aussi «digne de compassion», *lamentabilis* —, sur le droit chemin, l'écrivain prétend instruire aussi tel autre qui serait tombé dans les mêmes erreurs. C'est donc pour un usage plus général qu'il fouille dans les œuvres de S. Bernard, le copiant souvent, surtout dans son opuscule de pareille destination, de S. Jean Chrysostôme, de S. Augustin, de S. Jérôme, de S. Arsène, «le théologien du désert», de S. Isidore, de S. Grégoire, de Hugues de S. Victor, de Pierre de Cluny, d'Aristote même.

Tout en dévidant le fil de sa moralisation assez monotone ¹, mais pas plus que n'importe quel ouvrage de ce genre pendant le cours du moyen âge, il trouve, comme toujours, ce «vétérans» pécheur, ce repentant de la dernière heure, l'occasion de se remémorer et de communiquer maints détails de l'histoire de son époque. Tantôt c'est Grégoire XI, le Pape qu'il a servi, qui lui donne le conseil de se marier, pour s'entendre dire que «sa modeste famille est arrivée déjà à la tribu de Lévi». Tantôt le souvenir de l'hospitalité largement accordée par ses „prédécesseurs“ aux pèlerins et même à tout venant rappelle l'image de Saint Louis lui-même s'abritant sous le toit

¹ *Amplius vagari te pudeat cum gregibus sodalium tuorum, secularia secularibus dimicte juxta sententiam doctoris gentium (fol. 5 V^o). Vitam tuam minus exemplarem (fol. 6). Quid, rogo, respondero poteris coram summo iudice, animabus te accusantibus, quarum elemosinis delicate nutritis, quoniam fraudate sunt ab expectatione sua, negligentia tua opitulante (lui qui doit être le „singularis capellanus“ de la Vierge, à laquelle il est débiteur de sept prières par jour et des „hore canonice“; fol. 6—5 V^o). Fama publica de te, nepos condolende, in publicum mutire me facit (fol. 13 V^o). Forte ut canonici sacerdotes ecclesie deservientes in crapula, musto repleti, pingua eructent, mutatoriis ac vasis argenteis ornati, habundantes in magnis ambulent, quinymo phalangis servitorum vallati a sacrificio altaris torpere debeant? Absit! (fol. 14).*

de ce château de Mézières où la chambre de son habitation passagère porte encore le nom de l'hôte illustre.

Une autre fois, lorsqu'il est question du devoir suprême du prêtre envers l'eucharistie, qui dans toute circonstance renouvelle le courage et raffermi l'âme, il donnera cette anecdote, d'un haut intérêt pour l'histoire de la Péninsule balcanique, dans laquelle on voit Pierre Thomas, Patriarche latin de Constantinople, dont il a écrit la biographie pour les Carmes de Paris — et on apprend cette destination par l'opuscule présent —, célébrer la messe en Serbie, contre la défense expresse du terrible Tzar Étienne Douchane, dont on a ici un second portrait, devant sa garde de trois cents Allemands et leur capitaine, et obtenir de la grâce divine le pardon de ces malheureux catholiques, condamnés à mort pour avoir contrevenu par piété à l'ordre impérial.

Tout en donnant ces recommandations vertueuses à celui qui, tout en étant son neveu, son pupille, son obligé, doit être appelé père par sa situation ecclésiastique, Philippe se reprend à qualifier durement sa vie et sa conduite : il n'est qu'un ver, et pas un homme, un pécheur et un publicain dans sa « demeure d'argile », rien que « poussière et cendre ». Il est ignorant en fait de littérature et réduit à dérober quelque peu des eaux sacrées de l'Écriture¹. Et le voilà renouvelant le récit de ses pérégrinations, de ses aventures, de ses souffrances et de ses déboires, « à travers les tempêtes, sur mer, par terre, dans les fleuves, par dessus les guerres continuelles, au milieu des larrons, des faux frères, et surtout des horribles assassins du vaillant Macchabée, le roi de Jérusalem et de Chypre, de triste mémoire, jadis son seigneur », — Pierre I-er, tué à Nicosie, par ses barons, à l'instigation de ses propres frères, au bout de ses exploits de combattant pour la croix².

¹ Incompositio istius mee scripture... Quoniam autem non cognovi litteraturam, mendicavi mihi insciolus, aquas hauriendo furtivas de fontibus et rivulis Sacre Scripture (fol. 12). Sed tu utique scis, patre mi, quod ego a nudius tercius non sum eloquens in Sacra Scriptura, nec fundatus in sciencia (fol. 16°).

² Sed quis sum ego vermis, et non homo, peccator et publicanus, et que est domus mea lutea?... Pulvis sum et cinis... Infinites me eripuit a morte secunda (*sic*) et tempestate imminente, in mari, in terra, in fluminibus,

Il a vu tour à tour le meurtre de ses deux premiers maîtres, André de Naples et ce Pierre de Chypre, dont il décrit la fin tragique, dans son lit, sous les coups des conspirateurs, poussés par l'ambition coupable de ses deux frères, la mort du Pape Grégoire XI et la fin, en 1379, de Charles V, le «nouveau Salomon», celui qui, comme le héros dont il avait été le chancelier, l'appelait à sa table et l'admettait dans son intimité.

Toute une longue lamentation est employée pour déplorer la mort du roi de France, de *Karolus*, la *clara lux* de sa phantaisie étymologique. Le style est sans doute exagéré, mais cet argument ne contribuerait pas à faire dénier à Philippe le droit d'auteur sur ce récit des derniers moments de son patron que, à la suite de Siméon Luce, nous avons aussi attribué à l'ancien chancelier¹. Car la destination des deux pièces était totalement différente.

Nous finissons ces quelques pages par une nouvelle qui intéressera agréablement tous ceux qui considèrent Philippe de Mézières comme une des personnalités les plus sympathiques du XIV-e siècle français, qui n'en manque pas. M. Vittorio Lazzarini, pour lequel les Archives de Venise, depuis longtemps n'ont plus de secrets, vient de trouver dans cette section des notaires, riche en surprises de tout genre, et à savoir dans la *busta* 483, le testament, daté de Venise en janvier 1370, de notre écrivain, qui habitait en Italie à ce moment². Notre ami signale aussi des cédules contenant la liste de l'argenterie qu'il léguait, avec des pièces venant de Bernabò Visconti.

Dans un prochain numéro nous espérons publier cet acte d'une grande importance.

N. Iorga.

in bellis continuis, inter latrones, in falsis fratribus et singulariter a nephandis gladiatoribus armipotentis Machabei, Jherusalem et Cipri regis, memorie lacrimabilis, quondam domini mei, mire me protexit (fol. 7 V^o—8). Veteranus ego (fol. 12 V^o).

¹ Notre *Philippe de Mézières*, p. 441.

² *Ibid.*, pp. 385, 393 et suiv. Sur une boucle d'épée ayant appartenu à un chevalier du roi Pierre voy. C. Enlart, dans les „Annales de la société d'archéologie“ de Bruxelles, XXIV p. 209—212. Cf., du même, *Villes mortes du moyen-âge*, Paris 1920, p. 146 et suiv.

I.

Reminiscor etenim sancte memorie Gregorii Pape XI-mi fragilitatem meam pie admonentis ut videlicet uxorem accipere deberem semenque in Domino suscitarem in tribu mea, ne fraudarer heredibus in domo patris mei, nuptias sanctas multipharie commendando. Cujus pie sanctitati non sine gaudio revelavi debilem meam generationem ad tribum Levi jam pervenisse; «habeo», inquiens, pater sancte, «nepotem ex semine fratris mei, servulum vestrum, Dei altissimi sacerdotem. Ipse utique limes erit in Domino modice mee genealogie; ipse nempe sacrificium immaculatum offeret pro Sanctitate Vestra intercedetque pro salute predecessorum suorum». [Il en est plus heureux] quam si decem filios carnaliter procreassem, nec immemor esse debes quomodo, mei intuitu, summus pastor ovium prefactus sua clementia desponsavit te uni viro viraginem castam, quinyo tibi virginem virginum, reginam angelorum, in domo scilicet tante regine et loco spatioso tuam parvitatem collocando, ut s. habunde sumptus haberes, ne in via deficeres... Reminiscere debes quomodo pater tuus et mater tua dereliquerunt te et qualiter assumpsi te in filium et heredem coram Domino, in preeminenti studio te tenui beneficiis ecclesiasticis, inter et super coëtaneos tuos labore mea te ditavi et ut semper timeres Deum ambularesque in viis ejus viva voce et per epistolas meas modicas sepius te enutrivim... De pecuniis vero a Deo mihi concessis et pro exaltatione tua non mediocriter expensis pro exaltatione tua taceo, nec impropere intendo... Te minimum et ultimum in domo patris tui¹.

Divisio epistolæ et primum membrum de inconstancia et vacatione.

...Profugus factus es super terram, nec reddis tributum cesari debitum et, quod pejus es, invitatus ad nuptias, venire contempnis... Nepos amabilis, ymo certe lamentabilis... Velud alter Caym, a domo propria de domo in domum discurrens, victum mendicans alterique nobilitatem tuam inepte submittendo... An velud histrio seu jocolator effectus es, qui convivium prosequitur et in domo propria nunquam saturatur? Non sic, non sic fa-

¹ Fol. 3 V^o—4.

ciebant predecessores nostri, inter coëtaneos clarissimi hospitate secundum Apostolum sectantes, qui non solum amicos et intimos, quinymo viam transeuntes peregrinos in domos proprias ministrantes compellebant intrare, et, ne a receptione Dei in membris suis fraudarentur, etiam Sanctum Ludovicum, regem Franchorum, caritative hospitio recepere, cujus odore respersa est domus tota unguento benedictionis, unde et usque ad nostra tempora camera in qua sanctus jacuit nomen beati Ludovici retinuit, omnibus advenientibus ministrabant... Vitaque eorum laudabilis erat coram Deo et hominibus.

Dicis forte: comedo cum canonicis et amicis, ut in vita et doctrina eorum edificer. Utinam sic! Mallem nempe ipsos de te edificari debere, quam e contrario; sed quid sibi vult iste cursus et discursus, ut forte nova cum Atheniensibus audiantur, secularia tractentur et fiant secundum Apostolum in reprobum sensum ea que non conveniunt, nam in tali via utinam immaculata mulierum aspectus non deerit... Dices mihi iterum: Requiescere non valeo in habitatione propria, artus est locus et michi reumaticus, nec est ibi locus in diversorio ubi parare mensam yaleam mihi et clericulo meo¹.

Expediit nunc plus solito celebrare tribulationibus multiplicatis. Ista sufficiant sermone inculto prolata ac simplici stilo depicta, zelo tamen confecta ad animandum omnem sacerdotem suamque devotionem ut hostia viva et vivificans pro vivis et defunctis, pro miseria hujus mundi, pro peccatis in christianos, pro dolor, triumphantibus, pro flagello Dei generali in omni parte christicolarum, pro rege nostro Karolo et regno Francie et nunc pro scismate divisioneque tunice Dei inconsutilis in Ecclesia catholica sepe sepius ac plus solito devotius, nec sine lacrimis offeratur...

Utinam pro salute tua, nepos dilecte, cum predictis Dei sacerdotibus gradum sacerdotii habuisses partemque mee sustentie temporalis pro victu tuo acceptasses et sic liberius, cum tibi placuisset, celebrasses aut obtinuisses²!

De sacerdotibus libenter in itinere celebrantibus... Quos et

¹ Fol. 4 V^o—5.

² Fol 18—18 V^o.

quantos sacerdotes, religiosos et seculares, qualescentes et peregrinantes et pro diversis casibus legitimis mundum discurrentes diebus meis cognovi, quibus inerat mors in olla anime illa die qua facultas celebrandi deerat: tristes certe remanebant et quasi aliquod sinistre sibi accidere debere illa die suspicantes pertimescebant. Illa vero die in qua misterium sacrificii adimplebatur, confortatus est principatus eorum. Ibant a conspectu mundi gaudentes in via, de omni periculo penitus securi et leti, diem vertebant ad noctem quietis et rursus post tenebras silentii ambulabant in lucem diei, muniti viatico corporis Domini et protecti contra omnes insidias inimicorum et omnem discipulam (*sic*) periculi imminentis; de quibus signa et prodigia non modica hic interserere possem, nisi prolixitas epistole hoc prohiberet.

II.

De beato patriarcha cothidie celebrante. Et, ne per generalia discurrere videar, producat in medium beatus pater meus constantinopolitanus patriarcha, sancte memorie generalis passagii legatus a latere, cum domino meo Jherusalem et Cipri rege victoriosissimo, laudabilis et lacrimabilis memorie, qui frater Petrus Thomas, Ordinis beate Marie de Carmelo, sollempnis in theologia magister et inter omnes Ecclesie rectores et doctores predicator preclarissimus, per duodecim annos et ultra continue aut nuntius apostolicus aut legatus, nunc ad Imperatorem Romanorum Karolum, nunc ad Imperatorem Romeorum, id est Grecorum, nunc ad regem Racie et principes scismaticos, nunc ad regem Ungarie, nunc ad debellandum Turcos, nunc ad regem Cipri, dominum meum, nunc ad regem Apulie, Ludovicum, et finaliter in captione Alexandrie continue discurrendo, numquam unam missam celebrandam possibiliter personaliter perdidit, nec obruta montium, discrimina viarum, insidie falsorum fratrum hereticorum et scismaticorum, nec multitudo infidelium, inter quos et cum quibus pertransire habebat ac quandoque habitare, impedire potuerunt quin cothidie celebraret.

Et, ne lumen tanti viri virtusque sacramenti sub modio abscondatur, audite: Idem vero beatus Patriarcha legatus apostolicus, semel ad regem Ratie, qui imperatorem Bulgarorum se nominabat, non sine periculo mortis accessit eique regi scismatico et perfido fidam catholicam de contingentibus, nihil omic-

tens, strenue et luculenter in quodam sermone predicando exposuit, qui quidem rex statura magnus, quasi ultra omnes homines mundi tyrannus utique, de calice sibi propinato novi Testamenti et verbis salutis assumpsit sibi poculum infidelitatis et mortis anime. Tandem, aliquibus diebus elapsis, ipso legato non sine formidine mortem expectante, idem legatus querebat omnem viam secretam quomodo iram tyranni regis, cum honore fidei et Ecclesie romane evadere posset. Sed membrum illud Sathane, inimicus veritatis et rex infidelis, ut perficeret que cogitaverat contra legatum angelum pacis impletque mensuram patris sui dyaboli, per totam civitatem tuba preconizari fecit, ut nullus catholicus cujuscumque status eminencie aut dignitatis missam legati audire presumeret, et sub pena capitis. Patriarcha vero, nunc hoc audiens, armatus zelo fidei et virtute sacramenti, trecentos milites et scutiferos thetonicos ejusdem regis stipendiarios cum milite quodam honorabili et strenuo, eorum capitaneo, necnon et alios catholicos in civitate degentes, ad se vocari fecit eisque annuntiando predixit quod in crastinum missam sollempnem et pontificalem ad laudem Dei fideique catholice apertis hostiis publice celebrare intendebat, omni metu mortis postposito, ipsos per verba sua melliflua predicationis ad robur et invictam constantiam fidei catholice exortando.

Quid plura? In crastinum amicus Dei Patriarcha, in intimis martirium sciens, oblationem placabilem Deo obtulit celebrando sollempniter, edicto regio non obstante, astantibus catholicis omnibus supradictis, omnino paratis ad martirium suscipiendum pro fide catholica. Audiant hic sacerdotes catholici libenter celebrantes.

De virtute sacramenti et miraculo facto in rege Ratie scismatico.

Tanta etenim fuit in illa sacratissima missa virtus sacramenti per manus viri Dei oblatis, ipso Domino virtutum miserante, ut videlicet quasi in instanti de lupo rapaci fieret agnus mansuetus et de tyranno furibundo fieret rex pacificus. Qui quidem rex, irritatus in alium virum, missa completa, linguis in necem fidelium aërem verberantibus, civitate commota, per satellites suos idem rex capitaneum et catholicos omnes subito ad se evocari fecit. Illi autem, unanimiter in domino confortati, quasi

ad victimam sperantes properare, a beato Patriarcha benedictione accepta, pervenerunt ad regem, qui fingens se furiosum, sedens pro tribunali, ait militibus catholicis: «Et quo animo, quave audacia presumpsistis audire missam inimici nostri, nobis hic presentibus regioque decreto omnino contempto? Omnes vos filii mortis estis». Ad quod capitaneus intrepidus pro omnibus verba Petri Apostoli constanter regi respondit, dicens: «O rex, militiam tibi debemus, sed Deo fidem catholicam; nobis autem oportebat Deo magis obedire quam hominibus. Ecce parati sumus mortem aut carcerem pro nomine Jhesu pati; fac de nobis quod vis.» Tunc rex placatus ridere cepit, sententiam capitalem revocavit ac omnibus benigne indulisit, quinymo et beatum legatum apostolicum honorifice revocavit eumque in amicitiam suam, divina gratia mirabiliter operante, reconciliavit. Tanta nempe fuit virtus et misterium corporis et sanguinis Domini in missa pretacta, ut omnes catholici quasi de sompno mortis subito ad vitam resurgere viderentur.

Hoc ad laudem divinam ipse amicus Dei Patriarcha et legatus apostolicus michi indigno revelavit, familia sua, que omnia vidit, attestante. Si quis autem famelicus fuerit audiendi vitam admirabilem ipsius beati legati mortemque ejus pretiosam, signa et prodigia que Deus dignatus est operari ad partes orientales temporibus nostris, omnibus invocantibus eum, in conventu Beate Marie de Carmelo Parisius legendam ipsius Beati Patriarchi inveniet ¹.

III.

Respiratio sancta accedendi ad altare... Vidi etenim, nepos amabilis, homunsculum quemdam quasi nullius eminentie a Deo exaltatum, apud primogenitum regem catholicorum, regem utique terrenum et mortalem, ut videlicet ad mensam regalem homunsculus sepe vocaretur; hoc videntes populi et curiales homunsculum illa die precipue verebantur, se ipsos ac sua eidem sollicite commendando, non utique propter virtutes ipsius homunsculi, si que erant, sed solum quia ipsum viderant exaltatum usque ad latus Regie Majestatis in mensa regali. Quid igitur erit de te, nepos dilecte, cothidie comedente in mensa regis regum et

¹ Fol. 19 V^o—21 V^o.

domini dominantium?... Dulcissime nepos et consolatio mee se-nectutis...

Recapitulatio in brevibus precedentium... O amor meus, os de ossibus meis, caro de carne mea, fili primogeniti fratris mei et dimidium anime mee, in presenti nempe epistola filium te sepe vocavi, nec indigneris, nam ut sis ad honores Ecclesie te educavi, et quia major etate et progenie ac prior in dilectione, quamvis certe et dignitate tua, scilicet sacerdotali, pater meus sis et dominus dilectissimus. Audi ergo vocem fili tui in Domino Jhesu. [Faciatur preces] pro vivis scilicet et defunctis, tuis fundatoribus atque progenitoribus, pro Ecclesia sancta catholica, pro pace et tranquillitate hujus regni et novissime pro me, abortivo et nimium peccatore, tuo patruo...

Sapiens es, nepos amabilis, et non mediocriter prudens, scilicet in vita tua activa¹...

IV.

Alia quedam querimonia de morte regis Karoli et lamentatione ipsius.

Quia vero in prohemio hujus epistole proponebam quomodo contra juris ordinem cogor spretus requirere contemptorem, injuriam passus injuriatori satisfacere, hic audi paulisper meam querimoniam alteram tibi sub brevitate aperiendam. O Johannes, Johannes de Maseriis, utinam pariete non inclinato nec maceria depulsa, Johannes, inquam, in quo nomine gratia caritatis relucere deberet, ego, Philipus, amor scilicet tuus interpretatione, etc. Quis tanta surditate percussus in regno Gallie ut tonitruum horribile terreque motum lamentabilem xvj die septembris anni preteriti, anni videlicet ab incarnatione M.CCC.LXXX non audierit, die namque horribili et amara valde, in qua mors terribilis apud reges terre de principe regum in amaritudine triumphavit, in qua scilicet die lugubri magnus sol occidentalis obscuratus est, qui utique sua fide, pietate ac mansuetudine omnes ad se venientes illuminare solebat. O quam eclipsis amara et tenebre palpabiles regniculis Francie, quinqm et universis fidelibus religionis christiane! Obscuratus quippe est sol noster quondam refulgens ab occidente in orientem, a meridie in septentrionem, sed et petre

¹. Fol. 23—24 V^o.

scindebantur, corda videlicet lapidea resolvendo pro amaritudine in fluvium lacrimarum. Heu, heu, liliū secundum cor Dei electum conversum est in cinere et virgula floris odoriferi in orphanitate certe remansit. O Karole, Karole, lux tua cara atque preclara ad modum extincta est et zelatores tui quasi pedibus offendens parietes palpitare videntur, primogenitus certe regum catholicorum subito a nobis ablatu est, pius pastor dire percussus apparet et disperse sunt oves sui gregis : doleant igitur et lacrimas ubertim efundant universi Francigene, quia, ni fallor, absentiam magnifici protectoris adhuc minime cognoverunt, luceat annos et annos in gemitibus Ecclesia catholica, quia pugillo fidei destituta est, prorumpat in lacrimas presertim Clemens, summus pastor ovium, omnesque devoti christiani, maxime clementini. Sed quid hic fabricare videor catenam doloris merorisque catenam atrahentem, ut de rivulo doloris istius epistole superius expresso fiat lacus magnus inundatione exuberans, omni tristitia et amaritudine.

Precidatur igitur ad presens velud a texente regalis lamentatio, ne intellectus debilis epistole absorbendo omnino confundatur. Restat etenim ut de intumescenti lacu tante miserie et ploratione alia volumina lamentationis multiplicentur. Audivisti, nepos, tonitruum, audivisti lacrimabilem recessum benigni Imperatoris Franchorum; si non audivisti, letali surditate percussus est, sed forte audivisti, nec intelexisti... Cito nempe a memoria tua oblitus est tamquam mortuus a corde gloriosus rex amabilis super amorem mulierum, laudabilis minis (*sic*) et largus in donis, qui sua liberalitate te penitus indignum ad mirificam Ecclesiam ambianensem nominavit, nec in clementia regali remansit quin hodie prebendam ejusdem Ecclesie pacifice possideres. Audivisti tonitruum terrificum et ne, rogo, audivisti patruum tuum tanto fulmine percussum et usque quasi ad divisionem anime a corpore dissolutum? Plaga namque mea, heu, insana-bilis apparet, quia percussus sum ut fenum quod de mane florebatur et in vespere arescebat; aruit certe cor meum pre dolore et oculus meus in amaritudine moratur¹.

V.

Quomodo actor hujus epistole vocatus fuit ad servitium pii regis Karoli.

¹ Fol. 24 V^o—25 V^o.

En Salomon noster sapientissimus a plaga orientali, a cancellaria regni Cipri et a servitio summi pastoris Gregorii odore sue dulcedinis me, homunsculum inutilem, atraxit, quinyo et, sua clementia regali influente, inter privatos suos servitores me pedissecum sibi domesticum et commensalem constituit ad (*sic*) secreta regia servulo suo tantillo quandoque familiariter revelavit. Nam sicut nobiles leporarium antiquum et quasi inutilem nobilitatis intuitu nutriunt et sustentant, sic gloriosus rex meus senectutem meam miseram et debilem septenio sua pietate enutrivit. Nunc verò, orbatu tanto domino et magistro, nunc humiliatus usquequaque et immersus in valle lacrimarum, exclamare compellor: miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me, replevit me Deus absintio et amaritudine, sed anima mea conturbata est valde pre tedio et dolore. Heu, heu, quid michi profuit, impellente fortuna, tantis regibus deservire, quorum michi stipendio, sollicitudo, labor et timor, sed et finalis retributio, lacrimae! Heccine juvenis ego, rotam fortune sequens, ad servitium juvenuli regis accessi, Andream videlicet Sicilie et Apulie regem, germanum Ludovici, Ungarie regis, et ecce subito, regali juventute in gloria vigente, interemptus est crudelissime rex innocens, quasi angelus Dei, a nephandis propriis subditis. Quid inde mihi aliud nisi lacrimae? Sed audi paulisper, si fas est dicere cum fanstuario (*sic*) patre Clemente meam genesim: duodecimus etenim fratrum et sororum a plaga occidentali et campo ambianensi translatus sum ad plagam orientalem, ad insulam sanguine aspersam, et tantam gratiam inveni in oculis, regis ut constitueret me, liced indignum, quasi participem omnis possessionis sue, velud alterum Joseph in Egipto, quinyo et ori meo omnes regnicole obediebant, videntes in manu mea regis characterem, et ecce subito leo fortissimus, alter Machabeus, Josue invincibilis, athleta fidei catholice, amatorque fratrum, murus certe inexpugnabilis christianorum orientalium et malleus durus Furcorum et Sarracenorum, ab eo capta primo et Sathalia in Azia, que in Turquia, Co[r]ricos et Layas in Armenia, Tortosa et Tripolim in Siria et finaliter in Egipto Alexandria ereptisque civitatibus ce manibus inimicorum fidei, cum gloria, triumpho et victoria inaudita reversus est ad propria, sed et, in palatio egali Nichosie ipso victoriosissimo rege Jherusalem et Cipri,

meo domino, sub canopeo in securitate dormiente, heu, heu me, jugulatus a fratribus propriis et baronibus et subditis. Quid hic presentare valeo nisi lacrimas in habundantia? Ymo certe quasi amens et insensibilis factus sum in anima pre dolore. Quid plura? Tanto rege meo orientali orbatus, ad servitium vicarii Jhesu Christi ego miser vocatus, Gregorii scilicet undecimi, accessi indignus et post paululum ad Salomonem ipsum, pium regem Franchorum Karolum. Et ecce undique mors amara, mundum diligentibus inimica Deumque querentibus appetenda, tantis principibus, tantis potentiis tantisque luminaribus hujus mundi omnino non pepercit, michi misero homunsculo lacrimoso parcendo.

De tribulationibus actoris hujus epistole. O bone Jhesu, quid michi fecisti sic? Erexisti etenim de inopia pauperem et egenum, cum principibus populi tui honorifice collocando. Sed ubique dolor, meror et angustie. Exaltatus nempe a juventute mea, nec minus conturbatus quia induxisti fluctus tuos plorationis videlicet et miserie super me undique amaricatum. Si gloriari certe voluero de honore et gradu eminenti habundantia lacrimarum merito prohibere festinabit. Nempe verificatum est in me verbum sapientis qui ait: extrema gaudii luctus occupat. Fateor etenim coram Deo cum piis principibus prenomatis numquam gaudium unum semel obtinuisse quin satis cito de tristitias sequerentur. Sed quid superius dixi ebrius pre dolore, scilicet fortuna impellente et genesi mea operante? Certe male dixi, quia a catholico fideli nichil attribuitur genesi, fato seu fortune, sed dispensationi divine, que sua clementia me duxit et reduxit, licet lacrimabilem et ubique pie custodivit: absortus quippe in profundum doloris et immersus eram cum fortune ad momentum testimonium perhibui, Jeronimo attestante ac dicente: homo iratus et dolore repletus multa loquitur que non vellet. De qua fortuna, ut ita loquar, matre poetarum, Augustinus inquit: fortuna non est christianorum, sed paganorum.

Nunc ad propositum presentis doloris, unde disgressus sum, redeamus. Tandem post lacrimas non paucas, lacrimis semper scaturientibus ut fugerem a facie acca (*sic*) vexationeque malorum et tribulatione, secunda bonitate Dei mei, ecce elongavi fugiens et maneo in solitudine, utique sub umbra alarum servorum Dei

Celestinorum, ibique expectans expectabo in gemitu meo eum qui salvum me fecit, licet lacrimabilem, a pusillanimitate spiritus et seculi tempestate: pulsabo minime (?) importune viscera misericordie Dei nostri et oratiunculas meas, licet penitus indignas, divine bonitati presentabo pro anima tua, piissime Karole, rex meus et dominus meus. Nempe quamdiu flatus in naribus meis perdurabit pulsusque in vena percutiet, a laude et memoria tue benedictionis coram Deo non quiescam... Subita itaque translatio mea facta est de mensa regali ad reliquias monachorum, de gloria mundi ad fluvium lacrimarum...

Dimisisti forte quia armigeris vallatus, mutatoris vasisque argenteis ornatus ad presens non incedo aut forte quia, in curiis regum vestitus mollibus, locum reputationis et gradum excelsum non teneo: non propter hoc me derelinquas, fili mi, nam de servitio pii regis utique mortalis per gratiam spero pervenisse ad famulatum regis eterni, de labore et strepitu curie regalis ad dulcem quietem divine bonitatis, de tumultu singularium ad conventum sanctum Celestinorum... Dereliquisti promotorem tuum et oblitus es tui benefactoris...¹

Finis epistole. Ventilant se Ytalici proverbium, dicentes: Amicus verus in recessu amicum tristem dimittit et dolentem, sed inimicus ridentem... Nepos amantissime, epistolam componere intendebam, et ecce mitto tractatum, nam prolixius quam putaveram descripsi tibi, que ipse agere nequeo in te adimplere reputans. Scriptum in cellula Celestinorum, habitationis mee, appropinquate iudicio.

Philippus, cancellarius Cipri quondam vocatus ac nuper christianissimi regis Francie Karoli nomine quinti pie memorie servulus domesticus, licet inutilis².

* * *

Dr. Gheron Netta, *Die Handelsbeziehungen zwischen Leipzig und Ost- und Südosteuropa bis zum Verfall der Warenmessen*, Zurich 1920.

L'auteur, qui a fait des recherches dans le Ratsarchiv de Leipzig, ainsi que dans celui de la Chambre de Commerce de cette même localité, donne une quantité d'informations nou-

¹ Fol. 25 V^o—28.

² Fol. 29 V^o—31.

velles sur la participation des Roumains pendant le XVIII-e siècle aux foires de Leipzig. Il expose les motifs pour lesquels elles prirent un grand développement (établissement des Turcs sur les rivages de la Mer Noire et décadence de la Hanse). Dès le commencement du XVII-e siècle, Leipzig achetait de la laine des Orientaux (p. 33); des marchands polonais y apportaient des bœufs de Moldavie (pp. 33-34); plus tard des Saxons de Transylvanie suivaient ce chemin; en 1679, à côté de marchands de Belgrade, on y trouve le Juif Élias Moses de Cernăuți-Czernowitz (voy. Max Freundthal, *Die jüdischen Besucher der Leipziger Messen in den Jahren 1675-1699*, Francfort-s.-M., 1902) On y achète des marchandises orientales comme le sucre et le poivre.

Mais la dernière guerre entre Turcs et Autrichiens unis aux Russes avait porté un coup sensible à ce commerce, fait trop souvent à crédit (*ibid.*, p. 337). Von Stein, qui désirait être nommé consul de Prusse dans les Principautés, assurait cependant, en 1792, que «des négociants grecs voyagent à Vienne et Leipzig pour acheter des étoffes et choses de luxe», sur lesquelles, malgré le haut prix de vente, ils gagnent cinquante pour cent (*ibid.*, p. 339). Comme la ligne de commerce passait par la Silésie, on pensait à Berlin qu'il serait possible d'établir une nouvelle foire à Ratibor, à l'usage de ces Orientaux (p. 341). On observe que ce commerce avec Leipzig se faisait en argent comptant, car les «Lipscani» roumains n'apportaient pas de produits (p. 343).

Jusqu'en 1815 les Français devaient reconnaître que, en Moldavie au moins, „les foires de Leipsik fournissent des objets d'importation“ (nos *Documente Callimachi*, I, p. 362, n° xxxvi; ils manquent à l'information de l'auteur), et plus loin, en 1817: „Les marchandises qui proviennent de nos manufactures, et qui sont en très petit nombre, ne parviennent ici que par le canal de Leipsik, et il n'y a jusqu'à présent aucune relation directe établie avec la France“ (*ibid.*, p. 373, n° XLVIII). Laurençon, cité par l'auteur (p. 74), s'exprime, vers 1821, de la même façon: «Paris n'a pas un grand commerce direct avec ce pays, et il n'y avait dans la Capitale (Bucarest) que deux ou trois maisons qui trafiquassent des articles de France seulement; les autres négociants les prennent à Leipzig»,

comme les soieries de Lyon. Et le consul de France à Bucarest écrivait, en 1804, qu'il est vraiment déplorable que toute cette partie de la Turquie ignore complètement qu'il existe des manufactures en France. Il est honteux que les ouvriers français, dans l'espoir de mieux vendre le peu d'effets qu'ils portent à Leipsick, pour, de là, être transportés dans ces contrées, ne trouvent pas de meilleur moyen que d'y mettre le nom de quelque manufacture anglaise, et les horlogers de Paris, comme s'ils reniaient leurs ouvrages, ne manquent jamais de faire imprimer sur les montres qu'ils envoient aux foires de Francfort et de Leipsick: *Powel, London*, ou quelque autre nom anglais. Il semble que chacun prenne à tâche d'anéantir l'idée qu'il y ait des manufactures en France, car j'ai vu passer à Bucarest des Français qui avaient fait quelques spéculations se servir de ce moyen, croyant assurer à leurs marchandises un débit prompt et avantageux».

Il était question même de faire venir, en 1813, des imprimeurs grecs de Vienne ou de Leipzig (*Documente Callimachi*, I, p. 181, n° cxxvii). Des Arméniens faisaient en 1822 le commerce de Leipzig pour les Moldaves (*ibid.*, VIII, p. 91, n° 85)¹.

Les «Lipscani» apparaissent à chaque moment dans les rapports des consuls (cf. *ibid.*, p. 361, n° xxxv). On les trouve à Jassy (Photius le «Lipscan» vers 1760; *ibid.*, p. 450; Grégoire, *ibid.*, p. 45, n° 93), aussi loin qu'à Bucarest, où une grande rue porte encore leur nom: dans la Capitale moldave en 1795 ils payaient au Trésor une aide de 25 piastres, alors que les débitants des marchandises de Kronstadt en payaient seulement vingt (et les Orientaux quinze) (*ibid.*, p. 470, n° 145; cf. pour les impôts *ibid.*, pp. 493, 532). Ils avaient à Leipzig un agent permanent en 1813, Théochari (*ibid.*, p. 181, n° cxxvii)². Pendant quelque temps l'Agence d'Autriche leur avait accordé son appui (*ibid.*, II, p. 520, n° 175; année 1796).

En ce qui concerne les détails, on vendait dans les Princi-

¹ Cf. *ibid.*, p. 92, n° 97. Dans l'Olténie, en 1826, le Grec Sakellario vend des marchandises de Leipzig.

² Ils vendaient aussi des fourrures; *ibid.*, II, p. 109³.—Sur les marchands de Brestau, *ibid.*, p. 425 et suiv.

³ Des cloches, *Studii și documente*, VIII, p. 3; des médicaments, *ibid.*, p. 27. Cf. *ibid.*, pp. 86, 91—92.

pautés des toiles peintes (*citarie*) de Leipzig, des mouchoirs, des chapeaux, des serviettes et des nappes, de l'argenterie de table (nos *Studii și documente*, XXII, pp. 45—49, 315—316; cf. VIII, p. 86, n° 42), des cloches même (*ibid.*, p. 3, n° 6), des articles de pharmacie (*ibid.*, p. 27, n° 129).

Dès le commencement du XVIII^e siècle, le Roumain transylvain Nica Vasile apportait de Leipzig des livres au poids pour un camarade (*ibid.*, XII, p. 30); un Étienne Pop, un Mănicăți, des Transylvains aussi, vendaient en 1775 tout ainsi bien des marchandises de Leipzig que des produits de Vienne (*ibid.*, p. 90, n° CLXXIII). Un Vlad faisait en même temps le commerce de Kronstadt et celui de Leipzig (*ibid.*, p. 264, n° 35).

En 1711 et en 1734, puis en 1770—1771, on prenait des mesures concernant les marchands roumains venant de pays contaminés par la peste (p. 113 note, p. 114). A la fin du XVIII^e siècle dans les gravures qui représentent la foire de Leipzig des Roumains apparaissent à côté des Polonais, des Juifs, des Grecs, des Russes, des Arméniens, des Hongrois et des Turcs (p. 40). Goethe lui-même remarque les Polonais et les Russes avec leurs habits imposants. Le *Griechenhaus*, qui est plus ancien que 1700, se conserve encore; il contenait aussi une chapelle. C'était comme un de ces fondaques d'Orient qu'on rencontre en Syrie et en Égypte pour les marchands latins de l'Occident. Une autre «maison grecque», avec la chapelle aussi, existait à Breslau, où les «Grecs» de Moldavie venaient vendre leurs bœufs (nos *Studii și documente*, XII, p. VII).

On connaissait déjà le nom d'un étudiant roumain à Leipzig en 1778-1781, Polihronie Dimitriu (*ibid.*, pp. XII-XIII). M. Netta ajoute les noms de Jean Nicolescu, de Bucarest, qu'on rencontre en 1791, à côté de celui de Photius Philarète, de la même ville, qui faisait ses études à Halle; viennent ensuite le Serbe Démètre Obradovitch (pas «Obradories»), du Banat, et le Bucarestois Nenciulescu (1793), appartenant à une famille de boïars (p. 43). Nous ajouterons qu'en 1808 le boïar Barbu Știrbei recommandait un jeune homme qui allait faire des études de médecine à Vienne et à Leipzig (nos *Studii și documente*, VIII, p. 44, n° 261). Dès 1755, lorsqu'un Service grec pour les Saints Barbare et Sophronius fut imprimé à Leipzig, il y avait aussi des relations avec les typographies de cette ville.

Les relations de Leipzig avec l'Orient furent rendues plus difficiles par la tendance des Autrichiens et, plus tard, des Prussiens établis en Silésie d'attirer les marchands turcs et «grecs» sur leurs propres marchés. Les droits d'entrée pour les marchandises prussiennes étaient inférieurs à ceux qui étaient imposés aux Polonais et aux Saxons de Leipzig (3^o/_o contre 5^o/_o) (p. 49).

L'auteur étudie les Principautés d'après les rapports du premier consul de Prusse, König, que nous avons publiés dans le volume X de la Collection «Hurmuzaki». Il croyait pouvoir faire venir, par une Compagnie spéciale, directement en Moldavie ces produits prussiens qui passaient jusqu'alors pour «draps de Leipzig» (le consul français en Crimée, Peyssonel, croit que ce sont de fait des draps de Brabant ou de Lyon ; p. 54 ; il était question, dès 1751, d'en fabriquer en France ou d'en faire venir des draps d'Elbeuf, de Sedan, d'Abbeville).

Cependant les foires de Leipzig gardèrent leurs clients habituels. Pour l'année 1761 on a conservé leurs noms : Théodore Sava, Pascal Nikolaou, Antoine Avram, Yovan Nikolaou : cette fois ils apportent des bœufs, «parce que les monnaies turques n'y ont pas de cours» ; leur transport est confisqué en Silésie, par les Autrichiens (*Documente Callimachi*, II, p. 439, n^o 58). En 1791 Lucchesini, le diplomate envoyé par la Prusse en Orient, constate que «les Moldaves fréquentent déjà les foires de Francfort» ; mais ceux-ci, ainsi que les Valaques, «courent plus en foule à celles de Leipzig», car «les boyars donnent dans le luxe des nippes, des étoffes de soie et de coton et des galons» (nos *Actes et fragments*, II, pp. 317, 329 ; M. Netta a négligé cette source). Des «Grecs», des Arméniens, des Juifs de Pologne allaient, non seulement à Breslau et à Francfort, mais aussi à Leipzig et jusqu'à Königsberg (*ibid.*, pp. 334—335). A Leipzig ils achetaient, non seulement ces draps mentionnés plus haut, mais aussi d'autres produits.

D'après les actes officiels, M. Netta donne la liste des objets que Leipzig exportait en Turquie, dans les Principautés et en Transylvanie et de ceux qui y venaient de l'Est et de Sud-Est européen (p. 80). Sur la valeur des marchandises exportées voy. p. 83. On y trouvera aussi d'autres chiffres correspondants. Le paragraphe sur le coton importé (p. 86 et suiv.) est parti-

culièrement intéressant : il venait en partie de Chypre, en partie de Macédoine, où trafiquaient des marchands roumains du Pinde.

On trouve aussi, dans cet ouvrage, des renseignements secondaires tout nouveaux. On apprend que les boïars du XVIII^e siècle faisaient venir de Danzig des porcelaines pour leur table (p. 69).

N. Iorga.

* * *

Louis Réau, *L'art russe des origines à Pierre-le-Grand*, Paris, Henri Laurens, 1921.

M. Réau entend s'adresser au grand public aussi pour lui faire connaître cet art russe qui — il a bien raison — est moins connu en Occident que celui de la Perse, de la Chine et du Japon (sauf l'art populaire et la musique). Et il veut lui prouver que, malgré les profondes influences byzantines, ce vieil art de Moscou et de Novgorod a bien son originalité, qu'il est, pour employer ses propres paroles, „un organisme indépendant, soumis à certaines lois d'évolution, constamment modifié par l'action du milieu social et historique et finissant par se modeler sur ce milieu“ (p. 5).

L'auteur commence par des considérations générales sur la valeur de l'art russe et sur son caractère, dû aussi aux conditions naturelles toutes spéciales (dépendance de l'Asie par le steppe). A relever la détermination des quatre foyers de civilisation : bords de la Mer Noire (influence grecque), chemin des Scandinaves, par Novgorod et Kiev, île tatare de Moscou et île germanique de Pétersbourg (p. 16). D'après M. Réau, l'art russe est „hybride“, „sans rayonnement“, „retardataire“, « discontinu » et « incomplet ». Mais il existe.

Un premier chapitre traite de l'art gréco-scythe dans la Russie méridionale. Il est question plutôt d'ethnographie, sans éléments originaux. L'exposé de l'art scythe est clair et intéressant. Le paganisme slave, avec ses « bonnes femmes de pierre », plutôt pétsché-négo-coumanes, a aussi son chapitre, de même que l'art byzantin, dans son origine et dans son expansion. Deux pages sont consacrées à l'influence byzantine dans le Périgord, dans le Poitou et le Saintonge et au caractère oriental de l'orfèvrerie limousine (pp. 80—81 : « coupole byzantine sur pendentifs en triangle sphérique » ; St. Front de Périgueux, comme S. Marc de Venise, correspond à l'église des Apôtres à Constantinople ;

motif de Jésus au bain, statue de l'empereur Constantin ; cf. à Aix-la-Chapelle la copie de S. Vitale de Ravenne). La Roumanie est mentionnée seulement dans une note de trois lignes, dans laquelle l'église épiscopale d'Argeș, du XVI-e siècle, est confondue avec St. Nicolas, qui est du XIV-e (p. 84, note 1).

Avant de parler de l'art kiévien, on nous présente les premières relations des Russes avec les Byzantins.

M. Réau décrit les églises de Kiev (Désiatinaïa, Ste Sophie, monastère de Pétscherskaïa, St. Michel, St. Cyrille), et de Tschernigov. Des motifs arméniens paraissent s'y être ajoutés à ceux qu'on avait empruntés à Byzance ; les belles mosaïques se conservent encore. A Novgorod la froide, exposée aux influences allemandes, il y a l'invention des petites fenêtres, des toits en bulbe, des arcatures aveugles (p. 124) ; plus de mosaïques, de colonnes de marbre ; les portes en bronze viennent de Magdebourg (pp. 127—128). St. Nicolas (XIV-e s.), avec une seule abside et deux contreforts sur la façade, se rapproche des églises moldaves de l'époque (p. 129) : le type général est, du reste, celui du «cube avec trois absides semi-circulaires et une coupole portée sur quatre piliers» (p. 130). Les fenêtres évasées en dedans sont aussi communes aux deux architectures nationales (*ibid.*) que la «frise d'ornements en creux» sous la coupole et les «toits aigus couverts d'écaillés imbriquées, lisses et glissantes comme des squames de poisson et formant saillie afin d'écarter la neige des parements et des fondations», comme dans les églises de Borgund et de Gol en Norvège (p. 131). Sur les églises de Pscov, pp. 132—135 : elles ont des galeries extérieures, même sur les trois côtés, et des clochers.

M. Réau s'occupe longuement des icônes de Novgorod. Sa description s'applique à toute l'iconographie sacrée orientale, qui est, en effet, «beaucoup plus près de la peinture des vases grecs et de l'estampe japonaise que de la peinture occidentale» ; c'est un «art abstrait».

Pour le XIV-e siècle, les fresques de St. Nicolas de Lipna (vers 1300) ont disparu (p. 173) ; de 1363 datent celles de la Dormition à Volotovo près de Novgorod (pp. 173—174 ; portraits des deux fondateurs) ; en 1910 on retrouvée celles de St. Théodore Stratilate (p. 174), dues peut-être au Grec Théophane, dont André Roublev sera l'élève ; il est l'auteur de celles

de la Transfiguration, dont la découverte date de 1912. Quelques autres fresques sont aussi mentionnées (pp. 174—175). Suit la description des fresques de Théraponte (XVI-e siècle), œuvres du peintre Denis. Des notes sur des icônes du XIV-e et du XV-e siècles, p. 182 et suiv. Roublev a une icône unique, datant de 1410.

Sur les influences italiennes, p. 188 et suiv. ; elles viennent, en Russie aussi, par l'Italie de Cimabue, de Giotto, de Duccio, mais certainement grâce à l'intermédiaire byzantin. Dès la seconde moitié du XI-e siècle on a des miniatures russes (p. 199 et suiv.) : M. Réau y relève, dans les formes d'animaux et de monstres, une influence «scandinave». L'orfèvrerie ornée d'émaux date seulement du XII-e siècle (p. 201 et suiv.). En fait de tissus, à peine en a-t-on qui soient du XV-e siècle (p. 210).

Pour l'art de la Russie orientale, Vladimir-Souzdal, puis Moscou, en terre finnoise, colonisée au XI-e siècle à peine, on a d'abord une excellente exposition des nouvelles conditions politiques et sociales sur cette terre sans traditions et sans droits, sur le seuil d'Asie, en face de l'artère de commerce oriental qui est la Volga et en relation avec les marchands de la Perse, de l'Arménie, de la Géorgie (voy. le mariage du prince russe Georges avec la reine Tamar) et les nomades de l'Asie centrale et septentrionale. Des bâtisses religieuses y apparaissent dès 1150 : construites en pierre, elles ont des dimensions plus restreintes, une seule coupole les couronne, les absides se resserrent, la façade est plus capricieuse ; des sculptures à peine reliées sont le principal ornement ; c'est comme une transcription en pierre du fouillis de fleurs et d'animaux du jubé (pp. 223—224). Les églises de Moscou, bâties au XIV-e siècle, ont été refaites au XVI-e : elles répètent le type de Souzdal.

Le reste de l'ouvrage a un intérêt inférieur. N. Iorga.

* * *

Gabriel Millet, *L'ancien art serbe, les églises*, Paris 1919.

C'est un ouvrage dont chaque page respire l'amour pour les Serbes, leur bravoure militaire, les beautés de leur art, de courte durée, mais qui a laissé des monuments de la plus grande importance. Un bref exposé de l'histoire serbe ouvre le volume. Suit une énumération des fondations pieuses. Les

Illustrations présentent les portraits du despote Olivier, de Douchane, de sa femme et de son fils Oouroche, d'Étienne fils de Lazare (il porte la couronne royale, l'aigle à deux têtes se voit sur ses vêtements).

L'art commence sur l'Adriatique, dans la Dioclée, dès le XII^e siècle. Des influences d'Orient (moines cappadociens, Géorgiens, Arméniens) ne manquent pas, alors que, de son côté, l'Occident transmet ses coutumes par Antivari et Cattaro. «Les églises passaient sans peine d'une main à l'autre. L'évêque orthodoxe de Zeta officiait dans une basilique romane à trois nefs, tandis que les catholiques de Cattaro, en 1195 et en 1221, couvraient d'une coupole Saint-Luc et la Collegiata (Sv. Gospodji)» (p. 46). Ceci dès le début. L'art lombard, les influences normandes de la Pouille, l'influence de la reine française Hélène collaborent dans ce sens. L'église de S. Luc à Cattaro, plus simple que celle de Sténimachos, n'ayant ni le narthex, ni le triple sanctuaire, ni la tour reposant sur le premier, sert de modèle aux premières églises serbes du côté de la Morava, à Brékova et à Brézova (pp. 50—51).

Le nouveau type est poursuivi à Courchoumlia et, mêlé d'éléments latins, à Stoudénitza. Ici, comme, après un siècle, à Detschaní, on a déjà la coupole élançée, la tour séparée du clocher, les murs de marbre avec des délicates sculptures manifestement occidentales, œuvre d'un maître de Dalmatie. Bientôt il y aura un retour au byzantinisme flamboyant.

Pour le commencement on a en Macédoine l'église cruciforme, sans développement propre (p. 35). Chilandar, au Mont Athos, est toute byzantine. Nagoritschina et Gratschanitza ont des dimensions supérieures à celles des églises byzantines de l'époque. Cinq coupoles, une centrale, deux par deux sur les chapelles latérales du narthex et du sanctuaire, couronnent l'édifice, en forme de croix inscrite. Et dans le dernier édifice la coupole principale surmonte tout un effondrement d'arcades.

Il y a aussi cependant des églises à une seule coupole; elles suppriment tout simplement le narthex. On prodigue les arcatures de différent caractère et on donne une nouvelle forme à la coupole. On arrive ainsi aux petites églises de la Treska: Matka (1372), S. André (1389), S. Nicolas, puis à l'édifice, plus grand, de Koutschévichté.

Suit un exposé des églises de Macédoine. A partir de la page 145 des renseignements sur la sculpture décorative en Grèce et en Serbie : l'influence de l'Islam pénètre déjà au XIV-e siècle. Sur la Morava, au type cruciforme succède le type tréflé, qui vint, dès l'époque la plus lointaine, du Mont Athos. Ravanitz, avec ses cinq coupoles, en est le plus beau type ; Krouchévatz, construite par les architectes du roi Lazare en damier de pierre, est toute couverte de cadres sculptés et de baies en rosace : la coupole s'appuie sur le narthex. En plus simple, Lioubostinia, Roudénitza, Kalénitsch peuvent lui être comparées : il y a de belles sculptures, d'inspiration orientale et même occidentale, car à Kalénitsch une belle Madone entre des chérubins et au dessus de deux aigles orne une fenêtre (p. 189).

L'exposition finit par Manassia, si simple entre ses hautes tours d'enceinte c'est l'architecture de l'exode serbe. Des fenêtres gothiques, une double rangée d'arcades apparaissent à Vratschevchnitza (1430) comme dans les églises moldaves : sur le porche ouvert s'élève l'unique coupole, N. Iorga.

* * *

Gabriel Millet, *L'école grecque dans l'architecture byzantine* («Bibliothèque des Hautes Études, Sciences religieuses», XXVI), Paris 1916.

C'est un livre d'une importance décisive pour tout ce qui se rattache à l'art dit byzantin à partir du XIII-e siècle.

L'auteur commence, dans son introduction, par des considérations sur le rôle des Slaves dans le Péloponnèse, rôle beaucoup moins important qu'on ne l'admet ordinairement. Dès le IX-e siècle on y recommence le travail de construction. Les deux siècles de paix après la défaite des Bulgares et des Arabes de Crète le favorise. Les églises d'Ochrida et de Castoria datent de l'époque où la domination byzantine fut rétablie en Macédoine (p. 6) ; Ste Sophie d'Ochrida fut bâtie par Léon le chartophylax ἐξ Ῥωμαίων (p. 6, note 1). Athènes, les îles se couvrent de nouvelles bâtieses, dont la construction se poursuit au XII-e siècle. Après le rétablissement de la province grecque en Morée les églises se suivent à bref intervalle. Au-dessus de l'isthme on constate une activité pareille. S. Clément d'Ochrida date de 1294-5, le narthex de Ste Sophie de 1313-4.

Suivent les fondations des Serbes en Macédoine. Dès le com-

mencement du XIII-e siècle on a de nouveaux édifices à Salonique.

M. Millet étudie ensuite la perpétuation à Constantinople et dans ces régions de la basilique, dans laquelle il distingue le type lumineux hellénique et le type «aveugle» de l'Anatolie, influencée par la Perse et la Mésopotamie, jusqu'aux confins de la «nef unique». Le premier type se rencontre aussi en Macédoine, à Salonique, en Grèce, même dans une fondation du Tzar bulgare Samuel (à Aïl, sur le lac de Prespa). Les tribunes manquent, le nombre des colonnes diminue. On a surtout la forme «voutée et éclairée». L'église élève sa nef centrale. L'*opus reticulatum* paraît dans les bâtisses de Castoria (pp. 26—27). Au contraire la «nef aveugle» se retrouve à chaque pas en Arménie et en Géorgie. Ste Sophie d'Ochrida, avec ses trois absides, ses murs en «opus reticulatum», appartient à ce type. Le Magne en présente des exemplaires modestes.

L'auteur, passant à «l'église cruciforme», distingue la forme «simple» de la forme «complexe», usitée surtout à Constantinople, la croix libre de la croix inscrite: les «annexes» de l'église (narthex, galeries, clocher) sont étudiées séparément. Il traite ensuite des façades, nettes et simples en Grèce, compliquées à Constantinople.

N. Io rga.

* * *

Al. Rosetti, *Colindele religioase la Români* (extrait des «Annales de l'Académie Roumaine, Mémoires de la section littéraire», XL), Bucarest 1920.

L'auteur, qui cite comme motto l'opinion de Hasdeu que la littérature populaire doit être soumise au même traitement scientifique sévère que la langue elle-même, a rassemblé pour son étude une riche information (voy. p. 2, note 1, où cependant il fallait donner en entier le titre des ouvrages cités pour la première fois) qu'il soumet à une critique clairvoyante.

Il distingue les «Noëls» épiques, au contenu purement religieux, des «Noëls» lyriques, qui s'occupent des circonstances variées de la vie populaire elle-même: les premiers seuls l'intéresseront.

L'origine de ces chants est littéraire: leurs auteurs incultes ont employé aussi bien l'Écriture et les Vers de saints que le

apocryphes religieux, dont la popularité a été immense. Ces auteurs appartenaient au clergé supérieur, mais, lorsqu'il s'agissait d'employer cette «littérature», le peuple lui-même — comme, du reste, pour d'autres genres de littérature populaire aussi — y mettait du sien, et surtout il élaguait ce qui lui paraissait pédant ou superflu.

M. Rosetti expose d'abord l'origine de la coutume elle-même, qui, à l'époque romaine déjà, contenait tous ses éléments essentiels: le *timpanus*, devenu le «buhaiu» (le «taureau») dans la «colinda» moldave, la sonnette, le masque, le cadeau fait aux enfants par ceux auxquels ils adressent leurs vœux, puis, le lendemain, l'apparition des mêmes enfants avec des rameaux et du sel pour «saluer la maison», lui augurant «des fils, des pourceaux, des agneaux et tous les biens» (p. 16 note 1). La coutume de prédire à ce moment les mois pluvieux et les mois secs de l'année qui commence, par le sel placé dans des quartiers d'oignon, est commune aux Roumains et aux Franche-comtois, aux Italiens des Marches (p. 19, note 2). An *călindău* roumain, représentant la bûche qui brûle au foyer de „Noël“, correspond le *calendau* ou *calendoun* provençal (p. 21). L'auteur constate donc sous ce rapport — ce qui cadre parfaitement avec notre théorie sur l'origine simultanée de l'élément roumain dans les Balkans et dans le Provence — l'existence d'une «zone qui se prolonge du Sud de la Gaule vers le domaine roumain».

Suit l'énumération des cycles de la *colinde* religieuse: voyage de la Vierge; relations de la Vierge avec le vieillard Crăciun (Noël); Naissance de Jésus et massacre des Innocents; arrivée des rois mages; prophétie de la mise en croix; voyage de la Vierge pour trouver le crucifié; primauté de Jésus entre les saints; accueil de Jésus par le pauvre; le jugement dernier; punition de Judas; motifs divers.

Quelques observations.

Le mot roumain *colindă* (aussi *colind* — en Valachie; cf. *colindiș*, qui ne peut pas venir, comme la forme dialectale *corindă*, directement des *kalendae* romaines), pourquoi dériverait-il nécessairement du mot bulgare *kolenda* (p. 15), alors que l'un et l'autre peuvent provenir d'une forme balcanique, illyro-thrace du prototype latin? Il n'y a pas de culture populaire bulgare

proprement dite ; il faut admettre, pour les choses et pour les termes, un fonds balcanique commun, où les anciennes races aussi bien que les Latins de l'infiltration pacifique ont tout aussi bien leur part. Plus les études comparatives sur la région carpatho-balcanique avanceront, plus on devra s'arrêter à cette opinion. Une influence de l'Église slave (voy. p. 18) n'est pas inadmissible, mais alors il faut donner au prétendu « bulgarisme » un tout autre sens. Nous ajouterons cependant, d'après l'auteur lui-même, que le mot se retrouve, dans ce même sens, en slovène, polonais et russe (p. 22, note 4).

Du reste le terme latin a passé dans le provençal pour désigner les jours et même les cérémonies de Noël. M. Rosetti se demande comment l'ancien sens de « premier jour du mois » a subi cette déviation : nous proposerions une autre explication que celle d'Azaïs, qui est un peu artificielle. L'année chrétienne commençait jadis le 25 décembre : c'étaient donc alors les *kalendae* de l'année. De même en roumain le mois de janvier est, pour paraître le premier, le *cărintar*, *calendarius* (p. 19).

La croyance populaire concernant les *Jidovi*, les « Juifs » comme géants fondateurs des monuments en ruines, se rencontre chez les Roumains aussi bien que chez les Bulgares, mais elle ne vient pas nécessairement du fonds traditionnel de ces derniers ; nous ne voyons pas pourquoi le même procès mental n'aurait pas pu se produire séparément chez les deux nations ; leur contact historique n'a pas été (pp. 30 et 31, notes) tellement profond pour pouvoir admettre l'infinité de ces « emprunts ».

Le refrain « Hai Ier Doamne, Hai Ieriu Doamne » ne se rencontre pas en Moldavie (cf. p. 24 et suiv.). Il vient d'alleluia domine », et l'auteur signale des formes correspondantes en polonais (p. 25).

N. Iorga.

* * *

V. Bogrea, *Note de toponimie dobrogeană ; Note de prosopografie dobrogeană*, dans les „Analele Dobrogeii“, II, no 1.

M. Bogrea explique le nom de la Dobrogea, qui, à son avis aussi, vient certainement de Dobrotitsch (dans le district roumain de Muscel il y a un village de Dobrotă). A cette occasion il discute dans une note l'étymologie, déjà ancienne, qui fait dériver Bogdan, Bogdanie, noms turcs pour Moldave, Mol-

davie, du turco-tatar dobroudschiote bogdaï, blé. Le nom turc de St. Georges : Kedrellez se conserve sur le bras danubien de St. Georges comme : Cadrlreļ. Il relève — ce qui est tout nouveau — que l'ancien nom du bras de Chilia, Lykostomon, «bouche du loup», se conserve en traduction slave dans le nom du village Vâlcov, sis sur ce même bras (il mentionne aussi le nom de λούπος, λύππος, pour le milan, qui vient du latin ; en roumain on a le : *lupul vrăbiiilor*, „le loup des moineaux“). Soulina ne viendrait pas — et c'est probable — de Saline, bien que ce nom soit porté sur les anciens portulans (les Turcs traduisent : touzla), mais du mot néo-grec qui signifie «tuyau», donc canal. Oblucița, l'ancien nom pour Isacce, s'explique en slave (arc, de la rivière).

Subsidiatement, M. Bogrea s'occupe de l'inscription grecque de l'époque du premier État bulgare : Βαγατοῦρ Βαγαίνου, pour expliquer le premier mot par le bulgare-mongol : héros (*baghatour*) et le second par „petit boïar“, de même provenance ; (p. 36, note 21). Le nom de Hârșova viendrait tout de même du Carsus ancien (cf. Karst, Carso, en serbe : Krch, roumain dialectal : cârșie ; la ville est bâtie sur un rocher ; l'influence celte, qu'on retrouve à Singidunum, à Noviodunum, à Durostorum — de *dun* —, doit être donc signalée aussi sur cet autre point du Danube inférieur ; M. Bogrea le dit expressément : „Placée à distance égale de l'ancien Noviodunum et de Durostorum — également celtés —, Hârșova-Carsum est un anneau de plus dans la chaîne qui nous relie à la gallo-romanité occidentale“).

Le seconde étude s'occupe de noms de personne dans les Balcans : Chrysos-Hârșu, Ciolpan (nom d'un boïar d'Ivanco, fils de Dobrotitsch, mentionné comme Zholpanus dans le traité de ce prince avec les Génois) et Balica (du couman balic, poisson ; en turc : balyk). Nous croyons que l'Ἐτζοῖσμένος macédonien de Nicétas Choniâtès est un simple Sichman.

M. Bogrea rectifie le sens du Τρεδεκτικίους dans Anne Comnène (p. 413), qui nous paraît bien roman, dans : «treize», et pas «trente», «tilleuls».

N. I.

* * *

G. Murnu, *Un document despre Romîniî din Epir în evul mediu*, dans le volume d'hommage à J. Bianu (*Lui Ion Bianu amintire*), Bucarest 1916.

M. Murnu publie, d'après l'original, à Munich, un fragment tiré des *Πονήματα διάφορα* de Démètre Chomatianos, archevêque de Bulgarie au XIII-e siècle : l'évêque de Butrintò (Buthroton), en Épire, renseigne sur les Valaques de son diocèse, empêchés de visiter l'église du monastère de Chotéachovo ; un chef valaque (ἄρχων ἐργάριος), bâtit dans le village de Tzerménikon une nouvelle chapelle.

N. I.

* * *

R. L., *Lettres de Jean de Tagliacozzo sur le siège de Belgrade et la mort de S. Jean de Capistran* (dans les «Analecta Bollandiana», XXXIX, 1 et 2), Paris 1921.

L'auteur connaît l'édition des lettres concernant le chef de croisade franciscain à Belgrade donnée par G. B. Festa, avec trois autres, dans le „Bolletino della regia deputazione abruzzese di storia patria“ (3-e série, II, année 1902). Nous les avons données en partie dans nos „Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades“, tome IV, d'après le même manuscrit de la «Vittorio-Emmanuele» de Rome.

D'après la critique, ces lettres auraient une valeur supérieure à celle que leur attribue le plus récent des biographes du saint, Eugen Jacob (*Johannes von Capistrano*, I, Breslau 1903), d'accord avec Voigt (dans «l'Historische Zeitschrift», X, année 1863). Il se borne cependant à comparer le contenu même des deux lettres sans recourir à d'autres sources que les rapports, connus depuis longtemps, du même Jean de Tagliacozzo.

N. I.

* * *

Bogdan D. Filow, *L'ancien art bulgare*, Berne, Paul Haupt, 1919.

M. Filow, directeur du Musée national de Sofia, veut prouver que «les talents intellectuels» des siens n'ont pas été suffisamment appréciés, alors qu'ils «se sont créés une écriture, qu'ils ont transmise aux autres Slaves», qu'ils «ont institué une Église nationale complètement autonome», qu'ils «se sont appliqués à créer une civilisation», leur donnant des droits incontestables sur «les régions qu'ils ont fécondées de leur activité intellectuelle», de sorte qu'ils ont pris rang parmi les nations civilisées, «grâce aux valeurs permanentes et palpables qu'ils ont créés dans les domaines les plus élevés de l'activité humaine».

On conviendra que ce n'est pas peu, et nous n'avons reproduit qu'une faible partie de ces constatations, qui prétendent reposer sur une authenticité indiscutable.

Thraces, Grecs et Roumains eurent plus ou moins leurs rôle dans la préparation de cet art ; les « vrilles et pampres » des sarcophages antiques montreraient déjà, six siècles avant l'apparition des Bulgares, qui ont mis leur empreinte sur la nation de formation très mélangée portant aujourd'hui leur nom, dans quel sens s'orientera son art. Et d'autant plus on insistera sur les monuments byzantins en Bulgarie parce que « l'intense activité artistique de la période prébulgare a créé ici des traditions artistiques qui se sont fait sentir aussi subséquemment » (p. 3).

Voici maintenant les Bulgares. Ils ont déjà un « roi » : Asperoukh, conquiert dans un clin d'œil « tout le pays compris entre le Danube et les Balkans ». Malheureusement on trouve dans les chroniqueurs byzantins « du mépris pour les Bulgares, qu'ils considéraient comme un peuple absolument dénué de toute culture ». M. Filow répond par le résultat des fouilles d'Aboba-Pliska, première capitale de cette fondation barbare tendant vers la conquête de Constantinople. Comme les deux palais sont en pierre de taille, ce sont, d'après l'auteur, les Bulgares (du Volga) qui ont introduit ce système de bâtir (!). Une démonstration en règle des origines de cette architecture doit être réservée aux recherches futures. Elle sera difficile.

Jusqu'alors nous préférons voir dans ces édifices, non pas « un témoignage de l'activité édifiatrice des anciens Bulgares » (p. 4), mais bien — par contraste avec les scènes sauvages, brutalement égratignées sur la pierre, qui distinguent tel chapiteau de Stara-Zagora —, l'œuvre d'artistes byzantins ; on peut se les expliquer parfaitement sans le mythe prétentieux de « la vieille civilisation bulgare (du Volga) », qui, « lors de sa première apparition dans la péninsule des Balcanes, était aussi autonome que très développée » (p. 4). Ceci, malgré la scène de chasse sculptée sur le rocher de Madéra, « monument unique en son genre en Europe » (*ibid.*).

M. Filow serait disposé, du reste, à s'annexer, comme étant d'origine bulgare, les vases d'or du „Trésor d'Attila“ à Vienne. Le long de sa patrie, aussitôt que l'auteur trouve quelque

chose qui lui paraît d'un goût «oriental», il s'empresse d'en faire hommage à sa nation. Même devant les frises de Preslav, typiquement byzantines, il répète son refrain sur «le caractère distinctif de l'art bulgare le plus ancien» (p. 7). L'église d'Aboba, avec ses trois nefs et ces trois absides, n'a rien de particulier. Les murs et l'église, souvent refaite, d'Ochrida rentrent dans la catégorie d'édifices bien connus appartenant à cette époque (pp. 10—11); on y a relevé de fragments de jubé en marbre.

Pour le XIV-e siècle le style des petites églises de Trnovo dérive évidemment de celui du Mont Athos et de Mistra. On peut le voir par les représentations de S. Démètre de Trnovo (p. 19) et d'autres édifices contemporains; les chapiteaux des Quarante Martyrs et de SS. Pierre et Paul ont été sans doute pris à un édifice antérieur (p. 20). Introduire les églises de Mésembrie, si nettement byzantines, dans une histoire de l'art bulgare est un abus. C'est un travail soigné, exécuté en *opus reticulatum*. A Stanimaka on n'a qu'une seule abside finale au bout d'une basilique sans absides latérales (p. 22); elle contient un étage souterrain destiné aux sépultures.

L'auteur donne, en fait de peinture, la belle reproduction des portraits du sébastokator Vladislav et de sa femme, ainsi que du Tzar Constantin et de son épouse, Irène de Nicée, dans l'église de Boïana, près de Sofia (planche L-LI). A SS. Pierre et Paul de Trnovo on a aussi des fresques, malheureusement très endommagées, qui sont sans doute des meilleures de cette époque.

Une dernière partie, traitant des «arts appliqués», signale des pièces intéressantes d'argenterie recouvrant des icônes ou le travail artistique du bois. Les premières, venant d'Ochrida (pp. 38-39), sont cependant manifestement byzantines.

L'époque turque, comprenant la large bâtisse de Batschcovo et les peintures de Poganovo (XVII-e siècle), contient, en matière d'illustration, surtout des pièces faisant partie des églises d'Arbanassi près de Trnovo: celle du Sauveur, celle de S. Georges, celles des Archanges (la première est du XVII-e siècle, les autres de 1710, 1726 et 1760). M. Filow les rattache à l'art bulgare. Dans ce village d'Albanais (on l'appelait aussi Arvanitochori) il y avait toute une colonie de Roumains de Macédoine, et les Brâncoveanu de Valachie y avaient leur maison:

il faut donc soupçonner leur contribution à ces travaux d'art, d'autant plus que, à côté des peintres bulgares Christo, Stoïo, Tsoïo, Nédio, on trouve dans la dernière de ces églises la mention de peintre Georges de Bucarest à côté d'un Michel de Salonique (p. 55)¹.

En effet Basile Lupu, prince de Moldavie pendant presque vingt ans, de 1634 à 1653, était, ainsi que l'affirme formellement le Patriarche de Jérusalem, Dosithée, dans la préface de l'ouvrage de polémique «Manuel contre l'erreur des calvinistes» dû à Mélétius Syrigue², né à Arvanitochori et d'une famille venue de «Macédoine». L'évêque Melchisédec a vu dans cette localité une église à double nef, portant sur ses murs le portrait du fondateur, «une personne vêtue du costume des princes roumains, mais la tête a été mutilée» (*Revista pentru istorie, arheologie și filologie* de Tocilescu, IV, p. 52). Nous croirons qu'une de ces églises vient de Basile, qui ne pouvait pas manquer d'honorer d'un pareil édifice sa ville natale; une autre serait due à Constantin Brâncoveanu, le riche prince valaque, dont la famille avait une maison de refuge ici. Jireček (*Fürstentum Bulgarien*, p. 47) parle aussi des Filipescu, des Cantacuzène: la plupart y ont résidé. Melchisédec, déjà mentionné, constatait, il y a quarante ans, que les habitants parlent le grec; «le maire lui-même parle à peine le bulgare» (loc. cit.).

Nous avons publié depuis longtemps une inscription grecque qui, sous l'aigle bicéphale des Cantacuzène, mentionne un Constantin Brâncoveanu, âgé de vingt ans, qui est mort à Arbanassi, le 15 juin 1790. Et nous avons expliqué qu'il s'agit d'un enfant du grand boïar valaque Nicolas Brâncoveanu, exilé par le prince régnant Nicolas Maurogéni (*Studii și documente*, XI, p. 116)³.

¹ En échange Franco Marcanini, de Tschiprovetz, travaille en Valachie en 1682, de même qu'un maître Constantin de Vratza (Catalogue du Musée de Bucarest, pp. 136, 142).

² Κατὰ τῶν καθ'ἑνικῶν κεφαλαίων... καὶ Δοσιθέου ἐγγεγραμμένον, Bucarest 1690. Cf. nos *Studii și documente*, XI, Bucarest 1906, p. 114 et suiv.

³ Jireček relève aussi (loc. cit.,) le commerce des habitants avec la Valachie, le beau type des femmes, qui montrerait, d'après lui, qu'il s'agit de Grecques.

„Le village a des rues pavées et des maisons de pierre avec des chambres en voûte et des étages supérieurs, pour la plupart dans des

M. Filow croit pouvoir fixer trois écoles de peinture en Bulgarie, au XVIII-e siècle : à Samacov, à Razlog et à Crouchévo (p. 63). Malheureusement sur ce point comme sur bien d'autres on n'a que des affirmations ; il est cependant incontestable que les Bulgares ont eu pendant ce siècle de bons sculpteurs en bois, auxquels on doit un nombre restreint de beaux iconostases. Quant à la peinture, des documents précis manquent dans ce livre.

N. Iorga.

Deux cloches serbes en Roumanie

Il y a huit ans j'e signalais dans un mémoire présenté à l'Académie Roumaine l'existence en Roumanie, dans l'église de la Vierge du Mûrier (Madona Dudu), à Craiova, d'une cloche que Carageorges lui-même avait donnée en 1811 à son église de Topola. Elle a été présentée en novembre 1913 au roi Pierre, et nous espérons qu'elle se sera conservée à Belgrade ou à Topola, malgré les pillages systématiques de l'occupation austro-bulgare et le sort commun à toutes les cloches des pays occupés par les Centraux qui ont été employées à la fabrication des canons¹.

Or M. le professeur Étienne Ciuceanu, de Craiova, nous communiquait dès 1915 que dans l'église de Hagi-lenuș de cette ville, bâtie vers la fin du XVIII-e siècle par des artisans, dont un fabricant de savon, un épicier, un fourreur, un prêtre², on a trouvé une seconde cloche d'origine serbe, offerte à l'église des Archanges à Belgrade par le Conseil serbe en 1807.

En voici l'inscription, que nous sommes contraints de rendre en lettres latines :

Tzerkvi hrana soborū sviatahū arhangelū ou Béogradou posriachtaēlu zvono ovo pravitelstviououchti sovātū serbski, 1807.

Et enfin M. Virgile Drăghiceanu avait signalé dans le «Buletinul Comisiunii monumentelor Istorice» de Bucarest, IV, p. 78, une cloche de l'église de Brâncoveni, portant une inscription qui montre qu'elle a été donnée à l'église de «Ventschatz», en 1808, par Alexandre Doukitch, boulouk-bachi, «chef de compagnie», et par Milovane Garachanine :

Siē zvono prilogi Alexandra Doukischū bouliou-bacha i Milovanū Garachaninū ou tzerkouu Ventschatzū, létū 1808. N. I.

jardins entourés de murs, ce qui dans une région à maisons de bois constitue une exception". C'est la maison de Macédoine, et, comme les habitants sont en grande partie des aubergistes, il faut bien admettre qu'on a à faire, à cette époque, avec des Roumains de Macédoine hellénisés, employant aussi des artistes étrangers.

¹ Voy. le «Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine», II, p. 139 et suiv.

² Sur l'église voy. nos *Inscripții din bisericile României*, II, Bucarest 1908, pp. 61-62.